

2. LA SOIF

OU « LA TERRE EST SA NOURRICE »

Je n'étais nullement tourmenté avant de rencontrer Atalante : j'étais moi-même une pierre inerte et asséchée. Nulle soif n'agitait mon être, nul désir n'agitait mon âme. J'étais un lézard accoutumé à la torpeur du soleil et à la froideur des nuits. J'avais su, en me mariant, que cela n'était que consentir au moindre mal. Non que je fusse hypocrite, ou que je n'aimasse point Muriel — Muriel fut mon seul amour charnel —, mais nous partagions le même ennui, la même indifférence, la même absence que nous travestissions dans une activité mondaine festive et frénétique. De désirs, nous n'en avons pas. D'espoir, de manques, d'illusions, de frustrations ou de satisfactions, nous n'en avons pas. Non plus que de sens moral — dont nous prenions le plumage en mêlant nos voix indignées aux campagnes d'indignation qui rythmaient l'opinion sur les réseaux sociaux et en subventionnant nos dons altruistes

avec nos impôts. Et le bonheur, que nous ne cherchions nullement, n'était que mécanique jouissance occasionnée par le goût des huîtres dans la bouche, le délicieux laisser-aller d'une folle envie de pisser, la tête vidée par le crépitement d'une longue douche chaude sur la nuque ou l'hygiène d'une masturbation que nous aimions entreprendre ensemble. Nous avons même joui de l'éternité en mettant au monde un enfant, connu cette joie pure et ineffable qui naît du vagin de la femme, et dont l'innocence se corrompt, s'amollit, se désagrège au sortir de l'enfance, quand il apparaît si évident que cet être que nous rêvions angélique s'avère à la fois si étranger et si semblable à nous : fait de glaise, libre, et que la peur rend veule. Mais nous avons cette simplicité, ce mutuel respect, et puisque, ensemble, même si notre vision était froide et cynique, nous regardions dans la même direction, c'était qu'il y avait bien de l'amour entre Muriel et moi. Je dois admettre, du reste, que j'ai toujours considéré avoir une dette envers elle : Muriel était de loin la meilleure de nous deux, plus forte, plus digne, plus altruiste, elle m'avait sauvé une première fois de moi-même, elle m'avait libéré de l'esclavage de la mort — avec elle j'assumais pleinement mon statut de mortel et je vivais sans crainte ni espérance.

J'avais connu ma femme dans une partouze.

Nos corps s'étaient tout de suite accordés, au grand dam de son chum de l'époque, un de ses condisciples de la Haute Épicerie de Carthage,

qui pensait naïvement que le corporatisme le mettait à l'abri de ce qui est le meilleur *speed dating* au monde : la joyeuse, folle et colossale partouze — *komos* intemporel, écho de l'orgie cosmique absurde et immanente, rituel vibrant et spontané des enfants de Cronos ordonnant le chaos avant de se dissoudre de nouveau dans l'abîme, chapelet de sexes et d'orgasmes qui clament l'irrévocable liberté de leur conscience manifestée : dans son ivresse de satire et de ménade, qui ne connut la joie de saisir et le désir assouvi de demeurer ?

Je ne me suis jamais rappelé comment je m'étais échoué dans ce quartier ultra-chic, étant donné que j'étais déjà défoncé en y arrivant. J'avais vingt-deux ans et je venais de toucher la paie du mois. Avec un trio de margouillats, dont j'ai depuis longtemps oublié visages et noms, nous étions partis en virée à travers les caveaux écarlates de Carthage. Je m'étais réveillé dans une voiture inconnue, au milieu de la nuit, dans le somptueux jardin d'une villa de Violets envahi de coupés sport. Sur le porche deux filles nues d'une vingtaine d'années, visiblement perchées, sautaient à la corde en gloussant. Les yeux perdus dans la voûte étoilée, elles chantaient ce qui me sembla une comptine d'enfant :

62, *Bestall*,
63, *Procis*,
64, *Salamon*,
65, *Groombridge*,
66, *Betelgeuse*.

Un couple nu jouant à chat passa en égrenant des rires quand j'entrai dans le hall. Devant moi, l'escalier qui menait aux chambres était saupoudré de discoureurs *in naturalibus* qui faisaient circuler des joints et refaisaient le monde, nullement troublés par le flot de couples qui allaient et venaient à l'étage. Au fond du hall, la cuisine résonnait de rires et de l'entrechoc des coupes. On y trinquait à la vie, on y suçait à la mort, on y partageait à l'extase de la poudre et des taz. Je me frayai un chemin dans le double salon, étourdi par la quinzaine de corps amoncelés qui s'agitaient sous le *beat* mat des vibrations des baffles, mes sens débordés entre l'attention portée sur mes pas pour ne pas glisser sur les préservatifs usagés jetés à terre et les gémissements des trios et des quatuors qui m'invitaient à m'unir à leur concert. L'alcool accumulé dans mon sang était trop imposant pour que je devinsse acteur de toutes ces scènes entraperçues. J'avisai un deuxième escalier, plus discret, presque caché, et rejoignis à l'étage un havre cossu, un bureau-bibliothèque plongé dans une dense pénombre que seul le halo d'une télévision allumée pourfendait. Ne voyant personne, je me vautrai sur le sofa, soucieux de terminer ma nuit et déjà inquiet de la migraine à venir. C'était sans compter le film en noir et blanc qui passait sur le petit écran et qui captiva mon âme.

De longues minutes passèrent dans un parfait silence, entrecoupées par le dialogue feutré des personnages du film. Mes yeux étaient fixés sur les

tableaux qui défilaient, mon âme goûtait soudain au plaisir d'une vérité ineffable qu'elle effleurait sans la saisir. Ce ne fut que lorsque le personnage principal, Marcello, entra dans l'appartement de Steiner, l'intellectuel humaniste qui s'était suicidé dans la nuit en commettant l'acte horrible de tuer ses propres enfants, deux anges venus sur terre et rejetés par un sage que la clairvoyance venait de rendre fou, ce ne fut qu'à ce moment précis que j'entendis respirer et qu'une voix douce dans un sanglot soupira :

« C'est ce passage qui me fout toujours les jetons. Ce film est divin, putain, mais il me rappelle aussi pourquoi je veux pas d'enfant : notre monde est à gerber, jamais ma matrice servira à produire davantage d'injustice. »

Sur un fauteuil isolé dans un coin du bureau, engoncée dans les ténèbres, mes yeux accoutumés à l'obscurité dévisagèrent une déesse. Vêtue uniquement d'un long tee-shirt noir portant le logo des *Pixies*, la fougoune à l'air et les jambes nues croisées en tailleur, la vierge noire qui allait devenir ma femme et la mère de mon enfant plongea son nez sur une ligne de *coca-loca* qu'elle venait de se préparer sur une bande dessinée. Elle pris savoureusement et de plaisir renifla plusieurs fois.

« *La Dolce Vita*, reprit la blonde en relevant la tête et en me fixant de ses yeux verts, ça parle de déchéance. Douze tableaux qui parlent de la mort du monde. Ça commence par une statue du Christ